

Les âmes sœurs

Du même auteur

En retard pour la guerre
Éditions de l'Olivier, 2006
sous le titre *Ultimatum*, Points n° 2041

VALÉRIE ZENATTI

Les âmes sœurs

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.87929.696.8

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je viens chez vous pour parler de lui. J'ai besoin de raconter cette histoire à quelqu'un. Je ne peux plus vivre seule avec.

Je suis passée devant cet immeuble la semaine dernière, j'ai vu votre nom. Il résonne bien. J'ai su que ce serait vous. Que ce serait à vous que je confierais le bonheur infini d'avoir connu Malik, de l'avoir aimé et d'avoir été aimée de lui.

C'était il y a un an. Le 23 novembre.

Je venais d'emménager dans mon nouvel appartement, pas loin d'ici, rue Dupetit-Thouars. Le plafond s'est mis à goutter sur mes cartons. Un dégât des eaux banal, mais pour moi, un désastre. L'idée des papiers à remplir ou des travaux à faire me donne envie de fuir. C'est comme ça. Le courrier administratif m'épuise, tout ce qui ne m'intéresse pas me semble au-dessus de mes forces. Pour le reste, j'ai énormément d'énergie.

J'ai sonné à la porte située exactement au-dessus de la

mienne. Un coup bref et timide, comme si je craignais de réveiller un bébé. (Je déteste aussi qu'on sonne à ma porte. Une sonnerie, c'est comme un reproche, au minimum. Ou une menace.) Je sens encore sous mon index le bouton de la sonnette, peut-être parce que ç'a été la dernière sensation avant ma vie avec Malik. Et il a ouvert la porte.

Il était. Je ne sais pas comment dire, je ne trouve pas les mots.

Ce n'est pas facile.

Je vais essayer quand même.

Nous étions face à face, avec la conviction intime et fulgurante que ce n'était pas la première fois.

Il a coupé l'eau et m'a dit Venez, on va parler de tout ça en bas, et je me ferai pardonner, n'est-ce pas que vous allez me pardonner ?

Je me souviens d'un café très amer que je me suis forcée à boire. Il faudrait que je calcule le nombre de verres ou de tasses que je bois pour me donner une contenance, de cigarettes que je fume – d'ailleurs, ça vous ennuie si je fume ? merci, vous en voulez une ? – voilà, il y a des gestes comme ça que je fais pour ne pas me sentir démunie dès que quelqu'un pose les yeux sur moi.

Dès que quelqu'un posait les yeux sur moi, en fait.

Il a laissé quelques pièces sur la table. A glissé vers le tutoiement. Il a dit Viens, le café est imbuvable ici.

Si tu as du temps, on marche un peu et on va se poser ailleurs.

Nous avons marché. De temps en temps son bras frôlait le mien, ou mon corps penchait vers le sien au lieu de marcher tout droit, sur une ligne parallèle à la sienne. Je murmurais Pardon je suis désolée. Comme si je le brûlais. Je me sentais bête de demander pardon à tout bout de champ, mais lui n'avait pas l'air de trouver ça stupide, il marchait à mes côtés comme un ami intime, un confident. Il m'a posé des questions sur moi. Ce que je faisais. D'où je venais. J'avais l'impression de jouer un rôle en répondant. Mes phrases sonnaient faux, un peu comme si j'étais en train de me présenter à mes propres parents. Je pensais à moi dans ses bras. Au contact de ma peau contre la sienne. Mes lèvres dans son cou. Nos yeux, nos mains. Ça me semblait le seul langage possible. Je balbutiais des réponses, lui renvoyais ses questions. Il enseignait dans un lycée. Il parlait de son métier avec flamme, il disait Tu vois, les gamins, il faut leur raconter des histoires, il faut leur faire sentir dans les tripes les enjeux de ce que tu leur enseignes.

Ses mains dessinaient dans l'espace des angles vifs qui m'évoquaient le vol des hirondelles. Cette semaine-là, il donnait un cours sur la Première Guerre mondiale. Il commençait par raconter « La légende de la troisième colombe », la nouvelle de Zweig, vous la connaissez ? Non ?

Vous vous souvenez, après le Déluge, dans la Bible, il est dit que Noé envoya une première colombe qui revint aussitôt vers l'arche car les eaux recouvraient encore toute la terre. La seconde revint avec un rameau d'olivier, car les eaux commençaient à baisser. La troisième ne revint pas. Noé en conclut qu'elle avait trouvé où se poser et que la Terre était de nouveau habitable. Zweig nous raconte le destin de cette colombe. Son ivresse lorsqu'elle survola la Terre, aussi magnifique et neuve qu'au sixième jour de la Création. Elle vola deux jours, le regard plein de félicité. Puis elle s'alourdit et se blottit au sein d'un fourré pour se reposer. Elle s'endormit. Le temps passa sur elle sans compter. On dit que les animaux – un couple de chaque espèce – ayant survécu au Déluge sont immortels. Ils nichent, invisibles, dans les replis inexplorés du manteau terrestre, comme cette colombe dans les profondeurs de la forêt. Un jour, la colombe fut réveillée par des bruits de tonnerre, et par un grand incendie. Elle s'envola pour chercher refuge ailleurs, mais partout ce n'était que mort et destruction. La Grande Guerre. Et la troisième colombe erre toujours, entre ciel et terre, désespérée.

Malik semblait si triste pour la colombe, si proche d'elle. Sa voix s'était faite incroyablement douce sur les mots « entre ciel et terre, désespérée ». Et puis il s'était ressaisi pour dire Je finis le cours avec Apollinaire. Je détache chacune des syllabes comme si c'étaient des balles et je les

LES ÂMES SŒURS

regarde un à un dans les yeux, mes élèves. Les obus miaulaient un amour à mourir/ Un amour qui se meurt est plus doux que les autres/ Ton souffle nage au fleuve où le sang va tarir/ Les obus miaulaient/ Entends chanter les nôtres/ Pourpre amour salué par ceux qui vont périr.

Nous avions peu à peu ralenti notre pas. Quand il déclama le poème, nous nous étions arrêtés. Sa voix, ses mots entraient en moi et faisaient couler sa vie dans la mienne, comme les sangs mêlés des pactes d'enfance. Je tremblais. J'éprouvais un bonheur violent d'être aux côtés de cet homme, une tension raidissait tous mes membres. Il y eut un silence après Pourpre amour salué par ceux qui vont périr. Les mots se sont immobilisés entre nous, graves, et je n'ose même pas dire prémonitoires, et puis nous avons souri en même temps, nous avons bougé de quelques centimètres vers l'avant en même temps. J'étais dans ses bras. J'ai ressenti une émotion inédite, ou très ancienne. Je me sentais à la fois pleine de désir et consolée. Oui. Incroyablement consolée. Je ne sais pas de quoi exactement, mais c'était là.

Emmanuelle leva les yeux du livre. Le lecteur DVD indiquait minuit dix. La façade de l'immeuble d'en face était entièrement sombre, celle d'à côté ne comptait que deux fenêtres éclairées.

Un salon et une chambre à coucher, si elle distinguait bien.

Enveloppée par l'obscurité et le silence de la nuit, elle avait le sentiment de revenir à elle. On cessait de bourdonner à son approche pour lui réclamer mille et une choses. Son esprit endolori pouvait enfin se détendre.

Elle aurait dû tomber de sommeil. Elle aurait même dû dormir profondément si elle avait accepté de s'abandonner à l'engourdissement qui l'avait saisie vers 22 heures, une fois les enfants enfin couchés. (Gary avait eu mal au ventre, puis très mal au ventre. Sarah avait eu soif, puis faim, puis envie de faire pipi, puis peur de quelque chose, du loup ou de ses jouets qui allaient se transformer en monstres. Et il y avait quelque chose de très important qu'elle avait oublié

de lui dire : elle l'aimait jusqu'à l'infini, Oui, maman, je t'aime depuis avant que la Terre existe et jusqu'au bout de l'univers, après il n'y a rien, personne ne peut t'aimer plus que moi. Tim s'était réveillé, il avait agité les bras, les jambes, tout son corps pour pleurer. Il s'était débattu au contact de la tétine plantée entre ses lèvres, elle avait appuyé fermement, jusqu'à ce qu'il comprenne que sa détermination était inébranlable, qu'elle ne pouvait pas le prendre dans ses bras maintenant et le rassurer, il fallait qu'il se débrouille tout seul.

Il s'était rendormi aussi sec.)

Elle avait promis à Sarah d'aller la chercher à l'école le lendemain avec son vélo si elle s'endormait très vite et elle était sortie sur la pointe des pieds, persuadée – malgré des années à désirer que la vie soit logique, cartésienne, explicable scientifiquement en tout point – que plus elle se faisait légère et respirait doucement, moins les enfants résistaient au sommeil.

Au salon, Elias regardait une série américaine où un homme au front soucieux sauvait dix fois Los Angeles en vingt-quatre heures. Parfois, il sauvait même la moitié de la population d'Amérique du Nord sur laquelle une bombe atomique venait d'être larguée. Lorsque la silhouette de sa femme était entrée dans son champ de vision, Elias avait levé la main machinalement, pour barrer la route à toute parole qui lui aurait fait perdre le fil de l'action. Il n'avait pas tort.

En quelques secondes, des trahisons inenvisageables pouvaient se produire, une découverte ahurissante pouvait avoir lieu, indiquant que la bombe atomique n'était qu'une entrée en matière et qu'un plan dix fois plus terrifiant était déjà mis en œuvre. Emmanuelle avait battu en retraite vers la cuisine. Face à l'amoncellement de vaisselle, aux traces de sauce qui barbouillaient les assiettes, aux verres imprimés de marques grasses, aux miettes, aux épluchures, aux couverts souillés et aux serviettes en boule, elle pensait chaque fois C'est un chaos insurmontable, et ces mots l'accablaient avant de l'aiguillonner dans la minute même, faisant surgir en elle des flots d'énergie qui guidaient ses gestes : vider les assiettes dans la poubelle, les rincer, ranger l'huile, le sel, le beurre qui traînaient, classer assiettes et couverts dans les bacs de la machine prévus à cet effet, passer une éponge sur le plan de travail, traquer les miettes, les éclaboussures, ôter au passage une tache sur le frigidaire, sur la porte du four, frotter, frotter, FROTTER.

La pièce retrouvait sa quiétude. Les ultimes traces de sa défaite passagère effacées, elle pouvait éteindre le plafonnier, allumer l'halogène au-dessus de l'évier, repousser la tige d'une violette dans le vase qui côtoyait la corbeille à pain et contempler la douceur qu'elle avait recréée, petit miracle renouvelé après chaque repas. À peu près sept cents fois par an, avait-elle un jour calculé, sans pouvoir déterminer si elle devait en être fière ou atterrée. Mais à

la contemplation satisfaite du prodige se mêlait un pincement acide : elle n'avait pas inculqué aux siens la manière de débarrasser une table avec grâce et méthode, elle ignorait toujours comment vivre en harmonie avec les objets, les vêtements, la nourriture, comment attribuer à chaque chose une place fixe, naturelle et admise de tous.

Le visage de son amie Éva flotta dans la pièce pour répondre silencieusement, dans un sourire poudré et bienveillant, que oui, c'était possible, bien sûr, ma chérie. Cela ne demandait aucun effort. Juste un peu de volonté. D'énergie. Un système à mettre en place une fois pour toutes. Bref, trois fois rien.

Viens te coucher.

Avait gémi Elias, mi-plaintif, mi-engageant.

Pas tout de suite. Dans cinq minutes.

Elle lui répondait ainsi de plus en plus souvent, comme aux enfants. Ces « cinq minutes » n'avaient aucun rapport avec leur durée réelle, avec une tâche à terminer avant d'en commencer une autre. Ces cinq minutes disaient surtout : Non, je n'ai pas envie de faire ce que tu me demandes, d'être auprès de toi, avec toi. Laisse-moi ma solitude, ma liberté.

Juste cinq minutes.

Le temps que l'enfant oublie. Que l'homme s'endorme.

Elle courait après les sursis.

Du temps où elle fumait, elle prétextait une cigarette, et chaque bouffée égrenait son temps libre, la fumée exhalée délimitait un espace infranchissable. Elle ne pouvait pas jouer aux petits chevaux et fumer, aider à résoudre un exercice de maths et fumer, faire l'amour et fumer.

Elle fumait beaucoup.

Et puis il y avait eu la maladie d'Héloïse.

Sa voix chantante, haut perchée, distinguée, qui lui avait confirmé au téléphone que oui. En effet. Mais j'ai confiance. J'ai confiance.

Sa silhouette élancée, sa démarche rapide, ses atermoiements. Pour un canapé, une robe, une invitation reçue, elle réclamait l'avis de tous ses amis avant d'opter pour son intuition première, puis de se demander avec anxiété si elle n'avait pas eu tort. Même à l'hôpital, le crâne lisse, les traits bouffis et la démarche titubante, elle avait traîné ses hésitations. Descendre ou pas à la cafétéria ? Prendre un thé ou un café ? À cette heure, était-ce bien raisonnable ? Et cette façon si élégante de se moquer d'elle-même. Je suis toujours aussi pénible, tu me connais. Pfft... C'est tout moi, ça. Mais peut-être la maladie va-t-elle me changer.

Après le choc du diagnostic, des traitements et de la métamorphose physique brutale, il y avait eu une rémission, au début de l'été. Héloïse avait quitté l'hôpital et passé quelques jours dans le Sud, chez une cousine. Un sourire à

la fois résigné et moqueur avait éclairé son visage lorsqu'elle avait confié à Emmanuelle, Moi qui hésite d'habitude entre la Chine et le Vietnam, je vais devoir me contenter de Cannes! Mais je ne me plains pas, ce sont des renoncements minuscules, n'est-ce pas. Et Emmanuelle, sans appétit devant son assiette de tomates mozzarella, avait approuvé en souriant elle aussi, tentant d'élaborer une phrase pour dire que l'an prochain, les grands voyages seraient de nouveau envisageables, tout en se rappelant, le cœur serré, qu'il leur avait fallu trente minutes pour descendre de l'appartement d'Héloïse jusqu'au restaurant, au lieu des dix habituelles.

Le matin même, un journal avait titré sur l'évolution du cancer en France et malgré quelques informations encourageantes une conclusion avait sauté aux yeux d'Emmanuelle : le cancer du poumon à petites cellules demeurerait l'un des plus foudroyants, celui auquel environ neuf personnes sur dix ne survivaient pas, la première année suivant le diagnostic.

Dans la cuisine d'Héloïse, elle avait aperçu le journal posé sur un coin de table, entre une carafe et un pot à crayons.

Mais son amie la pressait déjà de questions sur Elias, sur les enfants, la voix pleine d'affection, si curieuse de cette vie de famille qu'elle n'avait pas eue et n'aurait pas, dont elle n'ignorait rien des tourments et des crises, des guerres larvées et des non-dits fichés dans la gorge tels des copeaux

de bois, mais qu'elle savait aussi empreinte de couleurs vives et chatoyantes. Une vie si désirable. Emmanuelle répondait de son mieux, c'est-à-dire en essayant de doser les bonheurs – un spectacle de fin d'année, des projets de vacances – et les tracas – Gary avait de fréquentes disputes à l'école ces derniers temps, Tim enchaînait les rhinopharyngites –, de façon à ce que rien dans ses phrases ne déborde de lumière, ne contraste trop violemment avec le combat monotone et épuisant que menait Héloïse. Mais elle n'y pouvait rien : chaque phrase, même prononcée avec retenue, presque à regret, faisait étinceler une réalité inaccessible pour son amie.

Et puis il y avait eu le début de l'hiver, et l'assaut final de la maladie.

Un après-midi de décembre, Emmanuelle était allée à l'hôpital, après ses achats de Noël. Elle avait posé ses paquets blancs et dorés qui la rassuraient et lui faisaient vaguement honte dans l'entrée de la chambre, avant de s'avancer vers Héloïse.

En train de partir doucement vers l'autre rive, selon les mots de son frère.

Elle respirait bruyamment, les yeux clos, la tête tournée sur le côté droit.

Emmanuelle avait caressé la main de son amie et lui avait parlé doucement. Elle avait commencé par donner des nouvelles d'Elias, qui venait de fêter ses quarante-deux

ans et sur lequel le temps n'avait pas de prise, pas plus sur son physique que sur sa maturité ; elle avait parlé aussi de Gary qui semblait amoureux de sa nouvelle maîtresse, de Sarah qui avait déclaré, la veille, Je veux vivre la même journée deux fois dans ma vie, exactement la même journée où je ferai la même chose, je prononcerai les mêmes mots au même moment et même les nuages dans le ciel seront à la même place.

Emmanuelle s'était aperçue qu'elle parlait souvent un peu plus de Sarah que des deux garçons, alors elle avait aussitôt ajouté Et puis Tim ne fait pas encore ses nuits, on m'avait dit qu'avec le troisième tout serait simple, une lettre à la poste, que je m'apercevrais à peine de sa présence. Mais ce n'est pas le cas. Il y a peu de règles immuables dans la vie, n'est-ce pas.

Elle s'était tue, mal à l'aise de parler ainsi dans le vide, d'avoir le sentiment de ne s'adresser à personne alors qu'Héloïse était là. Elle ignorait s'il lui fallait rester encore dans cette pièce silencieuse où une femme de cinquante ans allait bientôt cesser de vivre. Elle se demandait si elle la fatiguait avec ses paroles futiles, tournées vers elle et les siens, si son amie, à quelques jours de sa mort, avait encore besoin de sa présence bavarde, mais soudain Héloïse avait ouvert des yeux fatigués et sa main à la peau froissée et sèche s'était agrippée à Emmanuelle, qui avait senti les mots se bousculer dans sa bouche comme un flot de billes

transparentes, Héloïse, je suis là, je suis si heureuse de te voir, dis-moi, as-tu besoin de quelque chose ?

La tête d'Héloïse s'était redressée devant Emmanuelle qui tremblait, partagée entre une légère frayeur, le désarroi – devait-elle prévenir une infirmière, un médecin ? – et le bonheur de voir son amie s'animer et lui répondre de sa voix chantante Comment ? Besoin de quelque chose ? Non, merci. Vraiment. Rien. Merci.

Ses derniers mots.

Au retour de l'église après une cérémonie froide et austère durant laquelle le prêtre s'était trompé deux fois de prénom (Hélène, notre sœur qui va vers Dieu, avait-il répété, inconscient des pulsions meurtrières qu'il suscitait sous la nef), Gary avait contemplé les yeux brillants et le nez rouge de sa mère. Curieux. Cruel.

Papa m'a dit qu'Héloïse était morte d'un cancer. Tu jures d'arrêter de fumer, maman ?

Emmanuelle avait hoché la tête. N'avait rien juré, car elle se méfiait des serments, mais avait jeté son paquet à la poubelle en murmurant *Alea jacta est*.

Tu parles comme dans *Astérix*, avait relevé Gary.

Depuis la mort d'Héloïse, il avait fallu apprendre à remplacer « Attends, je fume une cigarette » par « Je dois passer un coup de fil ». Envoyer un mail. Débarrasser. Faire du

courrier. Me démaquiller. Arroser les plantes. Préparer le pique-nique de Sarah pour demain, tu y as pensé, Elias ? Tu te souviens que le personnel de cantine est en grève et qu'il faut préparer un pique-nique ? Non ? Eh bien moi, si. Pourquoi je m'en souviens et pas toi ? Ou plutôt : Pourquoi je le sais et toi tu l'ignores ? Comment te débrouilles-tu pour échapper, la conscience tranquille, aux mille détails indispensables à la bonne marche de la vie quand on a des enfants ?

Et puis là, attends un moment, désolée. Je viens de commencer un livre. J'y suis bien.

En arrivant, j'ai vu ce rayon de soleil qui s'arrête juste devant votre porte. J'ai pensé à la façon dont ma perception de la lumière a changé avec Malik, avec l'éblouissement de notre rencontre. Une lumière rare avait jailli et donnait un nouveau relief à ce qui m'entourait, à la manière du givre ou d'une fine couche de neige qui souligne le dessin de chaque chose, même la plus infime.

Tout me semblait nimbé d'une lumière chaude et dorée, constituée de son odeur. C'est étrange de mêler la lumière et l'odeur, mais c'est ainsi. Pour moi, les deux sont associés.

Je ne crois pas vous avoir dit que je suis photographe. J'en vis, comme on dit. Dans tous les sens du terme. Avant Malik, la photo était toute ma vie.

J'aurais tant aimé nous photographier en train de faire l'amour. Être celle qui fait l'amour avec Malik et celle qui capte les gestes de l'amour.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
au Mesnil-sur-L'Estrée
Dépôt légal : janvier 2010. N° 696-2 (00000)
Imprimé en France

